

FURUKAWA Hideo

*Ô chevaux, la lumière
est pourtant innocente*

Traduit du japonais
par Patrick Honoré



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PICQUIER

Alors Belka, tu n'aboies plus ?
Soundtrack

Titre original : *Umatachi yo, Soredemo hikari wa muku de*

© 2011, Hideo Furukawa

© 2012, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

© 2018, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © Plainpicture / Markus Renner

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-1375-6

ISSN : 1251-6007

Il y a cette scène.

Le grand frère et le petit frère. Le grand frère pose une question au petit. Imagine qu'il y a des extraterrestres. Ils sont dans leur OVNI équipé d'une sorte d'autoradio. Quelle musique tu leur ferais écouter ? Pendant leur vol, qu'est-ce qu'ils écouterait ? Aucune réponse ne vient à l'esprit du petit frère. Alors le grand tourne sa question autrement. Imagine qu'il y a des extraterrestres. Ils voyagent dans leur OVNI et pendant leur voyage tu aurais le droit de leur faire écouter une seule chanson des Beatles. Quelle chanson

tu leur passerais ? Cette fois, le petit frère répond sans hésiter : *Strawberry Fields Forever*. Comme si ce titre s'imposait par rapport à tout autre. Strawberry Field était le nom d'un orphelinat en Angleterre, à Liverpool, ville côtière et port sur la mer d'Irlande. C'est donc une chanson pour les orphelins. Pas une chanson que chantent les orphelins, une chanson dédiée aux orphelins.

J'avais mon atlas ouvert devant les yeux quand je me suis souvenu de cette scène. J'ai retrouvé très clairement l'émotion spécifique de cet épisode. Pas sur la carte de l'Angleterre, absolument aucun rapport avec l'Angleterre ni avec les pays occidentaux. C'était une carte au 140000^e et en haut de la page, à Localité, il y avait marqué : Nihonmatsu. Le bourg de Nihonmatsu était situé au centre de la carte. Mais mon regard n'était pas posé sur le centre. Je ne regardais pas le centre mais le nord-est. C'est-à-dire en haut à droite. Au bord de la Nationale 144, il y avait un endroit qui s'appelait Nos Amis les OVNI Museum. Le nom local de la Nationale 144 est Route Tomioka. Dans mon atlas, il y avait une indication en rouge : *A proximité du Nos Amis les OVNI Museum se trouvent l'Allée des OVNI et ses statues d'extraterrestres*. J'avais lu. Mes yeux étaient tombés dessus, j'avais lu le nom du musée et l'indication. Et cela avait provoqué en moi le souvenir de la scène. La scène des deux frères. Un instant, il m'est apparu comme une évidence

que je devais me rendre là-bas, l'instant d'après j'ai rejeté l'idée avec horreur. Qu'est-ce que j'espérais y voir ? Pendant un instant, de quoi avais-je rêvé ? De statues d'extraterrestres par terre, abattues, effondrées, en poussière ? Que tout soit détruit, et non pas épargné par miracle, en tout cas. J'ai refermé l'atlas.

Pan ! a dit l'atlas relié.

Ou Flap ! peut-être. En tout cas un bruit d'aile de grand oiseau. Je n'ai même pas vérifié si le Nos Amis les OVNI Museum était situé dans la commune de Fukushima, ou dans celle de Kawamata, ou dans une autre ville ou village. En tout état de cause, il se trouvait au nord de Nihonmatsu. Au nord et à l'est.

A l'est et au nord. Je n'avais pas oublié la scène que cela m'avait évoquée. Les deux frères. Le petit frère répondant sans hésiter *Strawberry Fields Forever*. Maintenant que la mélodie avait circulé dans mon cerveau, elle ne s'arrêterait plus. Je l'entendais. Je l'entendrais probablement pour toujours. *Forever*. Cette scène faisait partie d'un roman. Un roman dont j'étais l'auteur.

Au nord et à l'est, il y a le Nord-Est. Le Tôhoku.

J'entendais une autre voix. Par-dessus la mélodie. La voix me donnait un ordre très simple : « Va là-bas ! »

J'aurais pu fermer les yeux. C'est une spécificité de la vision. L'ouïe ne la possède pas. Les tympanes n'ont pas de couvercle. Mais la rétine a un organe qui fait fonction de couvercle, en l'espèce les paupières. En principe c'était donc facile. Et pourtant, je n'ai pas pu. A force de scruter les images à la télé, mes globes oculaires commençaient à se dessécher. Alors vint une humidité à renverser les digues. Les larmes. Les larmes qui coulaient à flots. Combien de fois par heure ? Je n'ai pas pu vérifier. Parce que l'unité de temps « heure » n'existait plus. La journée ne faisait plus vingt-quatre heures. Les publicités avaient disparu de la télé. Il n'y avait plus de coupures. En à peine un jour, des choses impossibles se produisaient, s'amplifiaient, *continuaient de s'amplifier*. Pour dire cette expérience en un mot, le temps avait disparu. Concrètement : disparue, la conscience du jour que l'on était, absent, le sentiment du lendemain. Je peux mettre un nom sur cette expérience : c'était le temps du *kamikakushi*, l'« enlèvement par les dieux¹ ». Quand

1. *Kamikakushi* : sous cette expression est désignée une expérience proche de la catalepsie. Sert aussi à désigner les disparitions d'enfants. Une riche mythologie y est attachée dans les contes traditionnels, romans fantastiques, etc.,

on est enlevé par les dieux, une demi-année peut passer comme une semaine, quelques secondes ou dizaines de secondes passent comme trois mois. Le temps n'est plus ordonné. Toute mesure devient impossible. Dans un de mes romans, j'ai parlé du temps de l'« enlèvement par les dieux ». Ce roman-là, précisément.

Il y a cette scène. A propos d'une chanson des Beatles, elle aussi.

Le petit frère pose une question au grand frère. Dans quelle chanson entend-on une mouette ? Tu sais, c'est dans quelle chanson des Beatles qu'on entend le cri d'une mouette dans l'intro ? Le grand frère répond sans hésiter : *Tomorrow Never Knows*. C'est une chanson psychédélique avec des passages en boucle et effectivement un effet sonore qui ressemble au cri de la mouette. Et puis, les deux frères le savent. Ils savent que le « chat des mers » est le nom d'une mouette dont le cri ressemble à celui d'un chat, et que leur lieu

comme par exemple le film de Miyazaki Hayao *Le Voyage de Chihiro*, dont le titre original est *Sen to Chihiro no kamikakushi* (toutes les notes sont du traducteur).

de reproduction se trouve sur la côte de Sanriku. Ils le savent. Je me souviens qu'ensuite ils vont dans la ville côtière de Miyako, département d'Iwate. Le seul souvenir qu'en garde le petit frère est celui des attroupements de milans noirs, mais le grand lui dit non, à Miyako on a aussi vu les chats des mers.

Ils ont traversé Miyako.

Ils ont franchi les limites de départements, passant d'un département à un autre.

Les limites des six départements du Tôhoku.

Moi aussi, j'y suis passé. Moi aussi, comme les deux frères, j'ai vu Miyako, et pas seulement Miyako, moi aussi j'ai remonté toute la côte de Sanriku et j'ai passé la nuit dans un *business hotel* du centre de Miyako. Essentiellement pour pouvoir peindre cette scène, en définitive. La scène des deux frères. Aujourd'hui encore je reste sans voix au souvenir des innombrables milans noirs. Ils étaient comme les maîtres de la ville. Mais je regardais les images de la télé et je ne voyais pas cette Miyako-là. La ville avait disparu. Peut-être cette route suspendue était-elle la Nationale 45 ? La forme correspond vaguement à mon souvenir. Le nom local de la Nationale 45 est Route Hama, Route de « la Plage ». Et qu'y a-t-il d'autre ? De nouveau, j'ouvre l'atlas. Mon regard tombe sur une page. Je suis la côte des yeux. La ligne du littoral qui est tracée existe-t-elle encore ? Certainement pas. Et Jôdogahama, la « Plage de la Terre

Pure» ? Je me retiens à grand-peine de maudire ce nom de lieu, célèbre pour la beauté de son paysage. Tu parles d'une Terre Pure !

Là-bas. Je me dis : J'en suis loin.

Je me dis : Sans doute en serai-je toujours et éternellement loin. Je me souviens de la scène, mais la mélodie de *Tomorrow Never Knows* ne me revient pas, je n'y peux rien. En revanche le titre se répète *forever* dans ma tête et me renvoie une odeur de marée. Je me souviens du port de Miyako et de la rivière Heikawa. J'en ressens une brûlure sur la peau.

Je ferme l'atlas en maintenant le pouce pour garder la page.

Il ne fait qu'un faible bruit. Au sud du département d'Iwate se trouve celui de Miyagi, et encore au sud celui de Fukushima. Pas besoin de vérifier sur une carte pour savoir que la côte continue tout du long, tout du long. Je n'arrive pas à me débarasser du souvenir des deux frères. Pas moyen, tout du long. Je leur avais donné des noms d'animaux. Oui, c'est moi, l'auteur, qui leur ai donné leurs noms. Dans leur nom de famille, il y avait *inu*, le chien. Et dans leurs prénoms, il y avait le bœuf, *gyû*, et le mouton, *yô*. Un pour chacun.

Un jour donnait l'impression de durer une semaine. Trois jours donnaient l'impression de durer un mois. C'est tout à fait la temporalité du *kamikakushi*. Je n'étais pas le seul à ne plus posséder la sensation du jour de la semaine (ceux avec lesquels j'en ai parlé étaient tous dans ce cas), comme je n'étais pas le seul à avoir perdu la date. Bien qu'en principe ceux qui habitaient les zones qui n'étaient pas appelées « zones sinistrées » fussent libérés du temps du *kamikakushi*. Ce qui était d'ailleurs mon cas. Au bout du compte, la « situation totalement imprévisible », comme le répétaient en boucle les médias, loin de connaître une évolution quelconque, s'installait dans une phase stationnaire. Et pas du tout ce qu'on pouvait espérer de plus confortable comme station. A cet instant, j'ai annulé deux travaux. Je suis romancier, mon travail consiste à écrire des romans. Le premier était un roman par livraisons mensuelles pour publication en périodique. L'autre était une nouvelle d'une certaine longueur qui devait former la partie principale d'une série dont la décision de publication en magazine était déjà acquise.

La réponse est là. Je ne pourrai pas les écrire.

Juste avant de commencer ce texte, quelque chose m'est venu à l'esprit. Depuis un bon bout

de temps, sans y penser, je ne me suis jamais mis en vacance de l'« acte d'écrire ». Depuis plusieurs années, pas un jour n'a passé sans écriture. D'abord, pour moi, l'idée de congé n'a jamais existé. Ces dernières années, si je fais la moyenne, j'ai bien dû publier trois nouveaux livres par an. Et quand je n'en publiais qu'un seul, il faisait l'équivalent de cinq ou six romans de taille moyenne. En volume, en épaisseur. Difficile de les appeler banalement « romans », alors je les appelle « mégaromans ».

Pourquoi écrivais-je ?

Parce que je ressentais le besoin d'écrire. C'était la seule raison. C'était ma nécessité intérieure, une impulsion, une pulsion ininterrompue.

C'était. Je ne peux pas le dire autrement. Puisque j'ai annulé deux travaux. Je ne peux plus écrire de romans pour lesquels j'établis un plan avant d'écrire. Cela ne me vient même plus à l'idée. Non pas que je ne puisse plus rien écrire du tout. J'ai écrit des textes courts. Même coincé dans le temps du *kamikakushi*, quand on m'a demandé un texte, j'ai accepté. S'il s'agissait d'écrire des mots qui fonctionnaient selon un mode d'action direct, j'arrivais à les cracher de toutes mes forces. Je n'ai pas cru que la littérature était désormais sans effet. Pas un seul instant je n'ai douté. Mais le genre n'est plus indifférent. S'il s'agit de prose, quelle prose ? Quel style ?

Destiné à quel lecteur ? Il m'a semblé que, ces dernières années, j'avais écrit pour *n'importe qui*. Autrement dit, je n'avais pas fixé mon lecteur. C'est cela qui n'était plus possible.

J'ai commencé à écrire ce texte le 11 avril 2011. J'avais écrit une dizaine de pages quand une réplique a eu lieu dans la région de Hamadôri¹, département de Fukushima. Indice maximal d'intensité sismique² de 6–.

Chaque fois qu'une réplique importante se produit, je reprends mon texte.

Il y a quelque chose en moi que les répliques n'acceptent pas. Je les entends dire : « Reprends tout ! »

C'est la même voix que l'autre « Va là-bas ! » Obéir à la voix m'a permis de disposer d'un petit répit pour écrire ce passage. Dans cette phase étale et sans aucune solution de continuité, j'avais besoin d'une ponctuation forte. Alors je l'ai fabriquée. Un mois a passé depuis le 11 mars 2011. Puis j'ai pensé. Après mise en place de la date, j'ai pensé. L'année de cette date s'écrit dans

1. Littéralement le « Corridor des Plages » ou plus simplement les « Plages », région côtière et tiers est du département de Fukushima. Ville principale : Iwaki. C'est dans cette zone que sont situées les centrales nucléaires Fukushima Daiichi et Daini.

2. L'échelle d'intensité sismique « Shindo » n'est pas une mesure de la magnitude comme l'est l'échelle de Richter, mais une mesure de l'ondulation de surface en un point donné. Echelle fermée à sept degrés.

le système du calendrier occidental. Cela tombait sous le sens de la noter avec sa date du calendrier occidental. Parce qu'il s'agit d'une catastrophe de dimension planétaire? Ou parce que nous avons reçu un soutien international (par nous, j'entends les Japonais, ceux qui se trouvent à l'intérieur comme à l'extérieur des zones sinistrées, sans distinction)? Mais j'ai aussi écrit un roman sans une seule date occidentale. J'ai publié un mégaroman qui n'emploie que la datation par ères du calendrier japonais. C'est vrai. Ce roman-là. Bien que dans certains passages j'adopte une posture romanesque dont la temporalité est de type occidental, je n'y ai employé que le calendrier des ères japonaises. Même l'indication de la date de parution dans le pavé du copyright était écrite dans le système japonais. An 20 de l'ère Heisei¹. La raison en était très simple. Parce que c'est en l'an 1 de l'ère Meiji² que fut fixée la tradition de faire coïncider les ères avec les règnes impériaux. Pour me donner les moyens de parler du système impérial, j'ai rejeté l'emploi du calendrier occidental. Une voix m'avait enjoint de refuser radicalement ce système. Ce qui ne veut pas dire que j'ai totalement ignoré le système calendaire de l'ère chrétienne. D'abord parce que dans ce roman je parle de la *Bible*, parce que dès le début, et lourdement, je parle de la généalogie de Jésus

1. 2008.

2. 1867.

Christ. Déjà dans le titre. Je traite du christianisme et de la généalogie de Jésus-Christ à l'unité près. Evidemment, le titre, *La Sainte Famille*, fait référence à *the Holy Family*, sujet de l'art chrétien. Tout à coup, les initiales en capitales de ces deux mots me viennent spontanément à l'esprit et me font sursauter. Je sursaute à la résonance qui se fait entre ces deux lettres capitales et mon nom. Je ne m'en étais jamais rendu compte. Enfin, ça n'a aucune importance. Si la *Bible* est grosse de généalogie, grosse de mythologie, quel est le « texte » japonais qui lui correspondrait ? Le *Kojiki*, bien sûr. Dont le rouleau initial est entièrement constitué de récits mythologiques, alors que les deux autres, le rouleau intermédiaire et le rouleau terminal, relatent la généalogie des empereurs des temps anciens. Dans ce sens, le *Kojiki* fait figure de *Bible* du Japon. Cependant, dans mon mégaroman *La Sainte Famille*, je ne parle que du bout des doigts des textes canoniques du shinto. Je ne parle pour ainsi dire pas du *Kojiki*. Pourquoi ? Le *Kojiki* avait pour ambition de révéler la nation japonaise, et moi j'ai justement voulu peindre la région où cette nation japonaise ne s'est pas révélée. *La Sainte Famille* est le roman des six départements du Tôhoku. *La Sainte Famille* a pour personnages principaux les deux frères, l'aîné et le cadet. Il y a des dizaines d'autres personnages importants, mais ces deux-là en constituent le cœur-noyau, le *nucleus*.

Le grand frère et le petit. Un nom de famille qui porte en lui le chien, deux noms personnels constitués du bœuf et du mouton. Et toutes ces scènes.

Puisque la date a maintenant été introduite, profitons-en pour poursuivre l'écriture. J'ai commencé à écrire il y a deux jours, le 9 avril. C'était un samedi. Ce jour-là, voici ce qui s'est passé. Je suis allé à la soirée pour la sortie du CD d'un groupe de rock dont l'auteur des chansons est un ami. Je me suis rendu à Shibuya pour assister au concert, qui était initialement prévu le 13 du mois dernier, mais avait été reporté. Le CD lui-même était dans les bacs depuis le 16 mars. Malgré le report, ou peut-être justement pour cette raison, la salle était quasiment pleine. Le concert fut très bon. La salle était amicale. Nous en avons tous besoin. Du retour de la musique dans notre quotidien, ou du retour quotidien de la musique, peut-être. Nous en avons besoin du fond du cœur. Et à cela le concert de mes amis a répondu parfaitement. Mon ami est aussi le chanteur du groupe. Il y a eu

un *bis*. En revenant sur scène, mon ami a fait une déclaration : « Cette chanson, nous avions prévu de la chanter avant le séisme. » Puis il a ajouté : « Nous en avons discuté et rediscuté entre nous aujourd'hui encore. Nous nous sommes posé la question de savoir si nous devons la chanter. » Mais il a ajouté : « Tant pis, je la chante quand même ! » Et ses amis ont commencé à jouer. Mon ami a commencé à chanter. Une condensation d'émotion l'habillait, on le voyait trembler et ce tremblement était le pilier de sa vie, son axe, son temps. On voyait qu'il y mettait toutes ses tripes. Il disait : « La réalité, tu parles ! » Il chantait, le corps contorsionné. Il chantait : « Cours ! »

Sous la pluie radioactive

Je danse

Sur le rythme sans fin de la pluie

Sur le rythme de mon cœur qui n'arrête pas de hurler

Encore une fois

De plus en plus vite

Bien sûr, mon ami, plus jeune que moi, l'avait écrite il y a des années. Depuis la première fois, je l'avais entendue, je l'aimais beaucoup. Et maintenant, dans la salle où je l'écoutais, j'étais au bord des larmes. Le 9 avril, quelque part entre neuf heures et demie et dix heures du soir. Ou peut-être qu'il existe des larmes qui ne coulent pas. Je pleure. Je pense faire quelque chose pour

avancer. Après le concert, il y avait la soirée. Le président du label qui sortait le CD me l'a avoué discrètement. Il m'a avoué, en prononçant le nom de mon ami, K : «Aujourd'hui encore, il y a quelques heures encore, K se demandait s'il devait ou pas chanter cette chanson pour le *bis*. C'est moi qui l'ai convaincu de le faire. Et si cette question le torturait, c'est parce qu'il savait que vous viendriez ce soir, M. Furukawa. "Est-ce que je peux réellement lui faire entendre cette chanson? Est-ce que je peux la chanter devant Furukawa?" » Cela m'a surpris, et sur le coup j'ai répondu : «Je suis content qu'il l'ait fait.» Et encore : «Il a eu raison de la chanter, c'est bien.» Mes amis savent que je suis de Fukushima. Ensuite, je parle à K, mon ami, plus jeune que moi. J'échange aussi quelques mots avec les autres membres du groupe, je parle avec les autres amis ou connaissances présents à ce concert. J'en connais beaucoup en fait, de nombreux spectateurs sont ce que je pourrais appeler des «copains». Ils sont tous jeunes. Ils ont dix ou quinze ans, voire plus, de moins que moi. Ces dernières années, je m'essaie à divers types de collaboration dans divers domaines, la musique, la danse, le graphisme. En travaillant avec des créateurs dont le moyen d'expression ne délivre pas le même type d'*output*, je réfléchis à des moyens d'augmenter le volume sonore (ou quelque chose de ce genre, un potentiel inconnu) de la littérature. Ou seulement

pour trouver de nouveaux lecteurs, peut-être. Je veux faire passer un roman que le conservatisme jusqu'alors n'admettait pas. Et puis ces actions me permettent de me faire de nouveaux copains. Ce jour-là, en passant deux ou trois heures à boire et bavarder, une chose me vient à l'esprit. Une vérité qui m'étreint : pour tous ces jeunes, pour ces copains, ces connaissances, ne suis-je pas une sorte de grand frère ? L'un ou l'autre viennent me demander conseil. Une histoire d'amour, ou comment vivre après le séisme. Je réponds avec sincérité. La seule chose que je possède, c'est la sincérité. Même si cela fait plus ou moins de moi un parfait idiot.

Dans ce mégaroman, *La Sainte Famille*, apparaissent deux personnages principaux. Le grand frère et le petit. J'avais toujours pensé que le cadet me ressemblait. Parce que je suis moi-même le plus jeune d'une fratrie de trois. J'en avais conscience, et c'est avec cette conscience (du moins le croyais-je) que j'avais avancé dans l'écriture. Mais ne faisais-je pas erreur ? Ne possédais-je pas en moi plusieurs éléments de l'aîné,

au contraire ? Par chance, il se trouve que mes neveux et nièces m'aiment bien. Ils m'appellent « grand frère Hideo ». Comme un frère, donc ! Ils ont maintenant tous atteint la vingtaine, mais quand il avait trois ou quatre ans, l'un de mes neveux m'avait dit : « Grand frère Hideo, c'est quand que tu reviens à Kôriyama ? Dis, reviens vite, comme ça on pourra s'amuser. On s'amusera encore, dis ? » Alors je me dis : Non seulement je suis l'un de leurs frères mais je suis même le premier, le grand, non ? L'aîné d'une famille invisible, non ?

Dans *La Sainte Famille*, l'aîné s'appelle Gyûichirô. Son nom de famille est Inuzuka. Ils ont une tombe, ces chiens-là¹.

De nouveau, il y a eu une forte réplique, et j'ai détruit ce que j'avais écrit depuis une demi-journée. L'alerte à la télé avait tout d'abord annoncé une « secousse d'intensité maximale 6+ dans la région de Hamadôri, département de

1. *Inuzuka*, littéralement : le tumulus, ou tertre (la tombe) des chiens. *Gyûichirô*, littéralement : le bœuf-premier garçon.